

D'UNE IMPROBABLE LITTÉRATURE EUROPEENNE A LA FAIBLE EPAISSEUR HISTORIQUE DE L'UNION EUROPEENNE

JEAN-YVES MOLLIER

Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines
Centre d'histoire culturelle des sociétés contemporaines
jean-yves.mollier@uvsq.fr

Résumé

Parler de "littérature européenne" relève pour une large part du vœu pieux ou d'une vision politique de la réalité. Malgré de multiples déclarations en faveur de la construction d'une Europe des nations, celle-ci vole en éclats dès que survient une crise un peu grave et qu'affleurent de nouveau les intérêts particuliers des uns et des autres. Le Parlement des écrivains a duré moins de dix ans et l'on ne peut dire qu'il fut un succès, son effacement traduisant l'essoufflement de ces rêves utopiques. Faute d'espérer pouvoir créer artificiellement une "littérature européenne", il est préférable d'œuvrer en faveur de la reconnaissance de grandes littératures transnationales s'exprimant en anglais, français, espagnol, portugais, arabe, etc. et se nourrissant mutuellement de l'intégration de toutes les voix qui s'expriment dans chacune de ces langues, indépendamment de toute appartenance à un Etat ou une nation.

Abstract

To speak of "European literature" is to a large extent a pious hope or part of a political vision of reality. In spite of numerous declarations in favour of it, the construction of a Europe of Nations flies into pieces as soon as a slightly serious crisis occurs and whenever one or another country's private interests come to the surface. The writers' Parliament lasted less than ten years and no one can consider it successful, its disappearance reflecting the exhaustion of such utopian dreams. In the absence of any hope to artificially create a "European literature", it is preferable to act for the recognition of the great transnational literatures in English, French, Spanish, Portuguese, Arabic, etc., feeding on all the voices speaking in each of these languages independently of their belonging to a particular state or nation.

Mots-clés: Littérature européenne, nation, patrimoine

Keywords: European literature, nation, patrimony

Malgré le magnifique discours prononcé par Victor Hugo le 21 août 1849 au Congrès de la Paix en faveur d'une union spirituelle du continent, son contemporain Pierre Larousse écrivait dans son *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*: "L'Europe n'est quelque chose qu'autant qu'elle se nomme la France, l'Angleterre, la Russie, l'Autriche, l'Espagne. Ici le particulier l'emporte sur le général. Il ne saurait en être de même pour l'Amérique, l'Asie, l'Afrique, l'Océanie; là, c'est le général qui a le pas sur le particulier" (Larousse, 1866-1876). Un siècle plus tard, le général de Gaulle s'écriait à son tour: "Dante, Goethe et Chateaubriand appartiennent à toute l'Europe dans la mesure où ils étaient respectivement et éminemment italien, allemand et français. Ils n'auraient pas beaucoup servi l'Europe s'ils avaient été des apatrides et qu'ils avaient pensé, écrit en quelque esperanto ou volapük intégrés" (De Gaulle, 1962, cité in Genton, 1993: 305). Même s'il est loisible de considérer que le roman constitue sans doute un apport majeur de l'Europe au patrimoine littéraire de l'humanité (Seebacher, 1993: 140-150), sa dissémination hors de ses frontières, dans la Chine de Mao Dun, le Brésil de Jorge Amado, l'Amérique espagnole de Gabriel Garcia Marquez et l'Afrique d'Ahmadou Kourouma au XX^e siècle, a définitivement exclu toute tentation de l'enfermer dans un cadre national. La présence de l'épopée en Scandinavie comme en Inde et en Asie, de la poésie un peu partout sur la planète interdit de toute façon la moindre velléité d'affubler d'un passeport les genres littéraires, la prolifération de mythes et de contes relativement proches sur les cinq continents se riant de toute prétention à les faire naître ici ou là (Lévi-Strauss, 1964-1971).

Pour essayer de faire advenir une Europe de la fiction et de l'essai, la Communauté Economique Européenne a bien institué, en 1990, deux prix littéraires, l'un de littérature, l'autre de traduction, et elle les a richement dotés, pensant sans doute que l'argent réussirait là où tant de volontés politiques s'étaient brisées. Toutefois qui se souvient des premiers lauréats de ces prix européens de littérature, Jean Echenoz et Mario Luzi? Le silence qui s'est abattu sur cette tentative maladroite de créer artificiellement une littérature européenne possédant ses jurys et son académie, ses institutions en un mot, prouve l'inanité de ces constructions politiciennes. La survie du prix Goncourt, en France, du Nobel en Suède, du Booker Prize en Grande-Bretagne et du Prix Cervantès en Espagne démontre, en 2009, le caractère absurde de l'intrusion de la politique dans le champ littéraire quand il s'agit de le soumettre à des volontés qui remettent en cause son autonomie acquise au fil du temps (Viala, 1977, Bourdieu, 1992 et Sapiro, 1999). On sait cependant qu'il n'en fut pas toujours ainsi puisqu'au XIX^e siècle des intellectuels convaincus de la justesse de leur point de vue – ou de leur cause – sont parvenus à sauver ou à faire renaître des langues en danger de mort – l'hébreu et l'estonien par exemple – ou à utiliser les littératures pour contribuer à la renaissance, voire à la création de leur nation. Le cas le plus patent est celui de l'Allemagne et c'est en songeant au *Discours à la nation allemande* de Fichte en 1807 que Julien Benda

rédigeait son *Discours à la nation européenne* en 1936 (Benda, 1936, cité in Genton, 1993: 304). Il est vrai que le contexte avait changé comme il s'était encore modifié quand, à la fin des années 1980, on vit apparaître un Parlement international des écrivains européens bien décidé à défendre Salman Rushdie et les autres victimes des oppressions de toute nature, mais, là encore, on ne peut pas dire que la réussite ait été au rendez-vous. Cette institution non gouvernementale s'est en effet effacée en 2003, dix ans après sa naissance, au profit du Réseau international des villes-refuges qui dépend des pouvoirs locaux et ne possède pas cette indépendance à l'égard de tous les pouvoirs qu'avait revendiquée le Parlement international des écrivains quand il s'était rassemblé pour réagir à l'assassinat de l'écrivain algérien Tahar Djaout¹.

Quand on parle d'union ou d'unification de l'Europe, on a en général en vue, et en ligne de mire obsessionnelle, l'exemple états-unien qui semble vouloir administrer la preuve qu'une littérature nationale peut émerger dans un espace où coexistent différentes langues et des populations aux trajectoires très contrastées. On oublie toutefois d'ajouter que le Canada et la Suisse offrent des modèles inverses de littératures plurielles, à l'instar de ce que l'on commence à apercevoir en Californie et au Nouveau Mexique où des romanciers de talent s'expriment en espagnol plutôt qu'en anglais. De même pourrait-on parler, en Europe, du choix opéré par le Tchèque Milan Kundera d'écrire ses œuvres en français comme l'avaient fait, avant lui, les Roumains Cioran et Ionesco. D'une certaine manière, et les Indiens ne manquent pas de le faire remarquer, parfois avec insistance, Salman Rushdie a choisi l'anglais plutôt que l'une des vingt-deux langues nationales de son pays, ce qui est son droit d'écrivain le plus absolu mais, en agissant de la sorte, il a rejoint la communauté des romanciers de langue anglaise, laquelle inclut Naipaul, Coetzee, Ishiguro, Ondaatje et Wole Soyinka. Le Nigérian, Prix Nobel de littérature 1986, est d'ailleurs originaire d'un pays qui n'a pas suivi la voie tracée, au début des indépendances, par son voisin, le Kenya. On se souvient en effet que c'est ici, à Nairobi, en 1968, que trois intellectuels, le romancier Ngugi wa Thiong'o, le poète Taban Lo Liyong et le musicologue Henry Owuor-Anyumba, demandèrent la fermeture du département d'anglais de l'université et son remplacement par une unité d'enseignement et de recherche consacrée aux langues africaines (Marx, 2006: 157-173). L'échec de ce volontarisme politique et l'appartenance des écrivains de ce continent aux littératures anglophones ou francophones, parfois lusophones, semble d'ailleurs prouver qu'avec sa langue, une nation charrie son histoire, rendant de la sorte très délicat le pari ou le désir de l'entraîner dans une direction où elle abandonnerait ses anciens repères.

¹ Le dépôt à l'IMEC des archives du Parlement international des écrivains européens en 2004 peut être considéré comme son acte officiel de décès.

“Le chant des nations”

Dans un bel essai qui porte ce titre, Didier Francfort a montré comment, dans le cadre de l'Europe des nationalités, les années 1870-1914, la musique, le folklore, la mythologie, la littérature et les langues ont pu être mobilisées au service de causes nationales (Francfort, 2004). Ce fut également le cas en Afrique du Sud où, malgré leur défaite militaire, les boers imposèrent l'étude de l'afrikaans à la population anglophone et à une partie des autochtones. La tournée triomphale du président Krüger en Europe, l'aide de la reine des Pays-Bas avaient contribué à faire de ces paysans qui ressemblaient, dans l'imaginaire du temps, aux pionniers de la conquête du Far West, des héros positifs menacés d'extermination par les Britanniques qui les enfermaient dans les camps de “reconcentration”². Cette langue qui n'aurait peut-être pas survécu à la victoire puisa dans l'épreuve de l'adversité une des motivations qui lui permirent de résister à la puissance de l'idiome des vainqueurs. D'une certaine façon, le renouveau de l'hébreu à la fin du XIX^e siècle fut également la réponse des Juifs persécutés, ou, du moins, d'une avant-garde politisée représentative des milieux qui subissaient les pogroms russes, l'antisémitisme polonais ou les violences consécutives à la condamnation du capitaine Dreyfus en France (Bensoussan, 2002, et Sand, 2008). Theodor Herzl avait fait la double expérience de la Vienne autrichienne déchaînée contre les Juifs qui menaçaient l'identité nationale et celle des foules parisiennes hurlant leur haine de la République mobilisée pour arracher le capitaine innocent au bagne de Guyane. Il en tira la conclusion que seul un foyer de peuplement en Palestine pourrait assurer la sécurité des Juifs et il fut à l'origine de la transformation de l'hébreu, de sa modernisation et de sa reviviscence au XX^e siècle.

Dans le fracassant concert donné par les nations privées d'Etat au XIX^e siècle, il en fut de même. La Grèce, la première, après la signature du traité de Vienne, fut capable de faire se lever pour sa renaissance les poètes Byron, Lamartine et Victor Hugo, ce qui n'empêcha pas sa langue de s'éloigner de plus en plus du grec classique du IV^e siècle avant Jésus-Christ. L'empire des Habsbourg fut une pépinière d'expériences, de luttes et de combats qui trouvèrent leur conclusion provisoire dans la longue liste des traités signés après la fin de la Première Guerre mondiale (Anderson, 1993, Hobsbawn, 1992, Michel, 1995 et Thiesse, 1999). L'éclatement de l'Union soviétique en 1991, celle de la Yougoslavie qui s'en est suivie, la disparition de la Tchécoslovaquie, séparée en deux républiques rivales, la renaissance des Etats baltes, notion qui oublie qu'ils parlent au moins trois langues nationales distinctes, la naissance de la Croatie, de la Slovénie et celle de tous ces Etats qui cherchent dans un passé mythifié et mystificateur les pseudo-racines de leur nationalisme

² *L'Assiette au beurre*, le journal satirique français, du 22 septembre 1901, présentait ces camps de “reconcentration” dont le dessinateur Jean Veber faisait le symbole de la barbarie britannique.

exacerbé ont abouti à sauver des langues de la disparition et à susciter l'envie d'écrire dans ce idiomes les poèmes, romans, comédies ou tragédies censés exprimer plus ou moins "l'âme nationale", le "génie de la langue" ou, plus simplement, les angoisses et les plaisirs du temps.

Pascale Casanova a montré dans la *République mondiale des Lettres* qu'il ne suffit pas de faire vivre ou de ranimer une langue pour qu'elle existe sur la scène littéraire internationale et qu'il existe des capitales vouées à cette fonction de consécration des œuvres étrangères (Casanova, 1999). S'il convient de demeurer prudent sur le rôle de Paris, sans doute survalorisé dans cet essai, il n'en est pas moins vrai que la littérature maghrébine et africaine issue de l'ancien empire colonial français continue à vivre, mondialement, par le biais des maisons d'édition parisiennes comme c'est le cas, pour l'Afrique anglophone, à partir des grandes compagnies londoniennes. L'exemple retenu par Pascale Casanova des romanciers serbes ou croates qui doivent à la maison L'Age d'homme de Lausanne une grande part de leur renommée est intéressant, d'autant qu'il en existe bien d'autres ailleurs sur la planète, les éditeurs brésiliens étant aujourd'hui très attentifs aux voix qui s'expriment en portugais à partir de l'Angola, de la Guinée Bissau, du Cap Vert ou de tous ces territoires qui ont conservé un rapport étroit avec la langue de l'ancien colonisateur. L'Espagne semble également très à l'écoute de ces phénomènes et le Prix Cervantès s'attache à récompenser des écrivains issus de tous les pays qui écrivent en castillan ou, du moins, à partir de cette langue qu'ils s'efforcent de travailler pour l'arracher à son pays d'origine et en faire la propriété commune de ceux qui l'ont reçue en partage.

Langues nationales ou langues transnationales?

On assiste en effet depuis une trentaine d'années à un phénomène, non envisagé par les politiques, de dénationalisation des langues ou de transnationalisation qui aboutit à la fois à la domination de ce que les sociologues appellent des langues centrales – l'anglais de façon écrasante, l'allemand et le français à un moindre degré, ou semi-périphériques – l'espagnol, le portugais et l'italien (Sapiro, 2008, et Heilbron, 1999: 429-444) – et à la naissance de langues qui n'appartiennent plus au pays où elles ont vu le jour. C'est sans doute l'Espagne qui a le mieux ou le plus facilement accepté les conséquences de cette mutation parce que son affaiblissement international, après la perte définitive de son empire, en 1898, et la terrible expérience du franquisme, de 1939 à 1975, l'avaient convaincue de la nécessité de ne plus recommencer les erreurs liées à l'exacerbation du nationalisme. Son académie, ouverte à l'ensemble de la communauté de langue d'origine castillane, en est le reflet, de même que la mise en valeur des écrivains latino-américains, qu'ils s'appellent Mario Vargas Llosa, Carlos Fuentes ou Gabriel Garcia Marquez. En reconnaissant

également, et à parts égales, ses écrivains qui s'expriment en catalan, en galicien, en basque ou dans l'une des diverses langues du pays, l'Espagne essaie de refermer la page tragique qu'elle écrivit autrefois et d'anticiper un avenir exigeant véritablement la pluralité des langues et des cultures sur un même territoire national (Botrel, 1992: 35-57).

S'il en est à peu près de même dans l'espace lusophone où chacun sait que c'est la vitalité du brésilien et l'exubérance de ses écrivains qui ont redonné à la langue de Camoens un éclat que l'existence de l'œuvre de Pessoa n'aurait pas suffi à préserver. Il est probable que, demain, l'arrivée sur la scène littéraire d'Africains lusophones originaires de Luanda ou de Maputo renforcera cette diversification essentielle au maintien et au renouvellement des anciens domaines littéraires. En France où l'Académie n'entrouvre que très rarement sa porte à une Algérienne – Assia Djibbar – ou à une Belge – Marguerite Yourcenar – et où les jurys des prix littéraires sont tout aussi ethnocentrés, une polémique assez vive a opposé, en mars 2007, des écrivains originaires du Maghreb, d'Afrique et des Antilles – Tahar Ben Jelloun, Maryse Condé, Edouard Glissant, Kofi Kwahulé, Amin Maalouf, Alain Mabanckou notamment – au secrétaire général de la Francophonie, Abdou Diouf (Mollier, 2008: 155-164). Refusant le cadre étroit de la francophonie – qu'ils confondent d'ailleurs avec l'institution, ce qui est un peu étonnant – ils plaident pour ce qu'ils appellent “une littérature-monde en français”³. S'ils n'ont pas tort de considérer que l'organisation politique de la Francophonie, à laquelle adhèrent soixante-dix Etats, n'a en rien amélioré la situation des écrivains issus de la périphérie, ils se gardent de tirer toutes les conséquences du développement d'un vaste continent littéraire francophone qui n'a plus de lien organique avec l'Etat français avec qui la lauréate du Goncourt 2009, Marie NDiaye a d'ailleurs rompu tout lien physique.

De même qu'il existe une *woldliteratur* en anglais, indépendante de la vie culturelle londonienne, mais tributaire du réseau des maisons d'édition anglophones admirablement réparties sur toute la planète, de New-York à Sydney, Hong-Kong, Nairobi ou Dublin, une “littérature-monde” en français a bien vu le jour, si ce n'est depuis que René Maran a obtenu le Prix Goncourt en 1921, du moins depuis que les poètes Aimé Césaire et Léopold Sedar Senghor ont créé le concept de négritude. Bien relayés par la génération maghrébine des Mohammed Dib, Mouloud Mammeri, Driss Chraïbi et Kateb Yacine ainsi que par celle des Africains Mongo Béti, Camara Laye, Jean Malonga et Sembène Ousmane (Mollier, 1994: 373-394), les premiers révoltés contre la prétention de la France catholique et blanche à représenter l'ensemble du domaine linguistique et littéraire francophone, ces artisans et artistes de la langue ont aidé à sa dénationalisation ou transnationalisation qui est le seul garant de sa survie. Dans un monde où la part de l'anglais dans le volume global des

³ *Le Monde* du 16 mars 2007 et 20 mars 2007 pour la réponse d'A. Diouf.

traductions ne cesse d'augmenter – elle est passée, en vingt ans, de 40 à 60% – où celle du russe s'est effondrée après 1991, et où celle du français et de l'allemand se maintiennent autour de 10% (Sapiro, 2008), la solution n'est évidemment pas de s'accrocher à une vision passéiste mais de considérer que l'avenir des langues est lié à leur capacité à l'internationalisation alors qu'au XIX^e siècle, voire encore au XX^e pour l'ex-bloc soviétique, elle résidait plutôt dans la réalisation d'un Etat chargé de faire vivre et rayonner la nation, sa langue et sa littérature.

Une littérature européenne?

On le voit, par rapport aux questions posées par les organisateurs de ce colloque, l'avènement d'une littérature européenne paraît bien peu probable si on l'imagine dans le cadre d'une langue unique, l'anglais par exemple. Autre chose est de savoir si, à force de progresser vers une plus grande unification des lois, règlements, systèmes d'éducation, de communication, l'organisation politique de l'Europe, dirigée pour deux ans par un ancien Premier Ministre belge, finira par imprégner à tel point les consciences qu'elle influera sur l'imaginaire de ses citoyens et, d'abord, de ses intellectuels. Différents essais ont été tentés depuis vingt ans, de rédaction de manuels d'histoire en commun notamment, mais, là encore, parler de succès serait pour le moins exagéré quand on sait que les éditeurs ont accueilli avec une extrême prudence ces propositions, persuadés qu'ils sont que toucher au contenu d'un sujet sensible provoque immédiatement la colère des parents et le désaveu des enseignants (Mollier, 1990: 217-248). On observe donc, dans ce domaine comme dans bien d'autres, l'élargissement du fossé qui sépare les hommes politiques européens, certains d'avoir raison, et donc de la nécessité d'être interventionnistes, et la majorité des électeurs qui n'attend sans doute pas la même chose de l'Europe que ses élus. Ceux-ci semblent d'ailleurs ne pas vouloir admettre que l'élargissement permanent de cette institution à six, neuf, douze, quinze, vingt-sept puis, peut-être trente Etats nationaux, interdit dans le même temps d'engranger les bénéfices de l'unification.

Oubliant que le modèle omniprésent dans leur conscience, celui des Etats-Unis, s'est forgé au XIX^e siècle par l'avancée d'un front pionnier qui massacrait allègrement les autochtones, au nom du progrès et de l'indispensable modernisation du pays, ils omettent également de prendre en compte les analyses de Gramsci sur les conditions de l'éclosion d'une hégémonie politique qui passe, en principe, par l'apparition d'une communauté culturelle ou intellectuelle préalable⁴. Aussi longtemps que les écrivains portugais, espagnols, italiens, néerlandais, allemands, anglais, belges, luxembourgeois et français,

⁴ Antonio Gramsci a développé cette théorie dans ses *Cahiers de prison* souvent cités aujourd'hui, à gauche bien entendu, mais, de plus en plus, à droite également de l'échiquier politique.

pour ne prendre que les neuf premiers concernés chronologiquement, n'auront pas conscience d'appartenir à une communauté de destin aussi indiscutable que celle qui animait les écrivains, les libraires et les éditeurs allemands au début du XIX^e siècle (Barbier, 1995), rien ne changera fondamentalement. Cette idée d'une langue commune et d'une conscience transnationale provoquait déjà l'hilarité du général De Gaulle quand il voyait certains hommes politiques "sauter sur [leur] chaise comme un cabri en disant: "l'Europe!", "l'Europe!", "l'Europe!" (De Gaulle, 14 décembre 1965, reproduit *in* De Gaulle, 1970: 425-427). Si le propos était perfide et visait d'abord son adversaire atlantiste et proaméricain Jean Lecanuet, il mettait cependant le doigt sur la difficulté à transformer un programme politique en réalité susceptible de bouleverser l'ordre des choses et de dynamiser les individus.

Plutôt que de miser sur l'improbable naissance d'une littérature européenne, nous voudrions donc conclure cette brève rétrospective par l'évocation de ces grandes littératures transnationales, anglophone, arabophone, francophone, hispanophone, lusophone, qui existent déjà et ne sont plus l'apanage du pays qui les a vues naître. Le cas francophone est peut-être le plus intéressant de tous puisque cette littérature transnationale s'exprimant en français n'épouse même pas les frontières de la Francophonie institutionnelle. Celle-ci, on le sait, inclut le Vietnam qui ne compte pas 100 000 habitants parlant français alors qu'elle exclut l'Algérie, majoritairement acquise à cette langue. C'est donc bien dans un espace non strictement délimité par les aléas de l'histoire et de la politique que s'exprime cette littérature dans laquelle l'Algérienne Assia Djebbar et l'Antillais Edouard Glissant ou l'Ivoirien aujourd'hui décédé Ahmadou Kourouma ont toute leur place. Copropriétaires de cet espace situé en dehors de toute frontière politique, ils peuvent, comme Marie NDiaye, refuser de vivre à Paris aussi longtemps que le président Sarkozy représentera son pays ou choisir d'y demeurer plutôt qu'à Pékin, comme le franco-chinois Gao Xingjian, Prix Nobel de littérature, et il ne sert à rien de prétendre vouloir les soumettre à on ne sait quel devoir de réserve auquel ne songeait même pas Adolf Hitler quand il poursuivait les écrivains allemands émigrés de sa haine et de sa vindicte⁵.

Sophocle le disait déjà en son temps, par la voix d'Antigone répondant à Créon qu'il existe des lois non écrites supérieures aux lois écrites. Les écrivains dignes de ce nom ne sauraient être des intellectuels attachés au piquet et Malraux lui-même, quoique rallié au général De Gaulle et son ministre, n'était grand que lorsqu'il restait lui-même et oubliait les contingences de sa fonction. Il en est de même de Vaclav Havel et de tous ceux qui ont

⁵ Un obscur député français, Eric Raoult, par ailleurs maire UMP de la pavillonnaire et réactionnaire commune du Raincy en banlieue parisienne, partisan du rétablissement de la peine de mort pour certains crimes, a prétendu imposer à la lauréate du Goncourt 2009 un "devoir de réserve" quand elle s'exprime au sujet de la France. Il va de soi que le nom de ce politicien en mal de renommée aura totalement plongé dans l'oubli quand celui de Marie NDiaye continuera à briller.

souhaité ajouter l'action publique à leur pratique du métier d'écrivain. En dialoguant, par la lecture essentiellement, mais aussi par le débat, les blogs et autres formes modernes d'expression, avec les autres créateurs de mots engagés dans le même espace littéraire, les écrivains francophones ou lusophones manifestent leur appartenance à une République des Lettres qui n'est plus seulement, comme dans le passé, le territoire où s'exprime leur jugement critique, mais déjà un espace où la dilatation des frontières nationales est le premier pas vers la constitution d'un univers dans lequel chacun écoute l'autre sans chercher à lui imposer ses vues. Utopique par bien des aspects, avant-gardiste par d'autres, il est pourtant la conséquence prévisible de l'extraordinaire élargissement de continent littéraire au XX^e siècle. A partir du moment où l'écrivain considère que, quel que soit le lieu où il réside, il doit lire aussi bien ses homologues africains, asiatiques, américains, européens ou océaniens, ils ne peut plus accepter les limitations qui s'imposaient encore à ceux qui l'ont précédé à l'époque où ils considéraient que leur tâche historique était de contribuer à la réalisation de leur nation. En ce sens, l'idée même d'une "littérature européenne" nous paraît datée, appartenir aux illusions nées aux lendemains de la chute du mur de Berlin et donc totalement dépassée aujourd'hui.

Bibliographie

- ANDERSON, Benedict (1993). *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte.
- BARBIER, Frédéric (1995). *L'empire du livre*, Paris, Ed. du Cerf.
- BENDA, Julien (1936). *Discours à la nation européenne*, Paris, Gallimard
- BENSOUSSAN, Georges (2002). *Une histoire intellectuelle et politique du sionisme. 1860-1940*, Paris, Fayard.
- BOTREL, Jean-François (1992). "Pour une histoire historique de la littérature espagnole", *Histoire de la littérature espagnole contemporaine. XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, p. 35-57.
- BOURDIEU, Pierre (1992). *Les règles de l'art. Genèse et structures du champ littéraire*, Paris, Seuil.
- CASANOVA, Pascale (1999). *La république mondiale des lettres*, Paris, Seuil.
- COMPAGNON, Antoine, et SEEBACHER, Jacques (1993). dir., *L'esprit de l'Europe*, Paris, Flammarion, 3 vol.
- FRANCFORT, Didier (2004). *Le chant des nations. Musiques et cultures en Europe, 1870-1914*, Paris, Hachette.
- DE GAULLE, Charles (1970). *Discours et Messages. 1958-1965*, Paris, Plon, 4 vol., t. 3, p. 425-427.
- GENTON, Bernard (1993). "Une Europe littéraire?" in *L'esprit de l'Europe*, t. 3, p. 305.
- HEILBRON, Johan (1999). "Towards a Sociology of Translation. Book Translations as a Cultural World System", *European Journal of Sociology*, vol. 2, n° 4, p. 429-444.
- HOBBSBAWN, Eric (1992). *Nations et nationalisme depuis 1780*, Paris, Gallimard.
- LAROUSSE, Pierre (1866-1876). *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, Paris, Imp. Larousse, 15 vol.
- LAZARUS, Neil (2006). *Penser le postcolonial. Une introduction critique*, Paris, Ed. Amsterdam.
- LEVI-STRAUSS, Claude (1964-1971). *Mythologiques*, Paris, Plon, 4 vol.
- MARX, Johan (2006). "Littérature postcoloniale et canon littéraire occidental" in *Penser le postcolonial. Une introduction critique*, Paris, Ed Amsterdam, p. 157-173.
- MICHEL, Bernard (1995). *Nations et nationalisme en Europe centrale. XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Aubier.
- MARES, Antoine, et MILZA, Pierre (1993). *Le Paris des étrangers après 1945*, Paris, Publications de la Sorbonne.
- MOLLIER, Jean-Yves, dir. (1990). *Manuels scolaires et révolution française*, Paris, Ed. Messidor, p. 217-248.
- MOLLIER, Jean-Yves (1994). "Paris capitale éditoriale des mondes étrangers", *Le Paris des étrangers après 1945*, p. 373-394.
- MOLLIER, Jean-Yves (2008). "La place des colonies dans l'espace culturel de la France du XIX^e au XX^e siècle", *Intercâmbio*, 2^e série, n° 1, p. 155-164.
- MORETTI, Franco (1997). *Atlante del romanzo europeo*, Turin, Einaudi.
- SAND, Shlomo (2009). *Comment le peuple juif fut inventé? De la Bible au sionisme*, Paris, Fayard.
- SAPIRO, Gisèle (1999). *La guerre des écrivains. 1940-1953*, Paris.
- SAPIRO, Gisèle dir. (2008). *Translatio. Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Paris, CNRS.
- SEEBACHER, Jacques (1993). "Le roman, l'auberge espagnole" in *L'esprit de l'Europe*, t. 3, p. 140-150.
- THIESSE, Anne-Marie (1999). *La création des identités nationales. Europe XVIII^e-XX^e siècles*, Paris, Seuil.

VIALA, Alain (1977). *Naissance de l'écrivain. Sociologie de la littérature à l'âge classique*, Paris, Minit.

